

## PRISE DE GRADES EN AOBA (village de Lolossori ; région Nord-Est d'Aoba)

J. BONNEMAISON

La cérémonie qui va être décrite s'est déroulée le 15 janvier 1971 à Lolossori, village montagnard d'option catholique et francophone, à une heure de marche environ au-dessus du mouillage de Lolopuépué (1). Ce jour-là, R., frère cadet du chef du village de Lolossori, a passé conjointement les épreuves correspondant aux grades de *Viré* et de *Séssé*, soit les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> grades de la hiérarchie du hungwé, ceux qui donnent accès aux premières et aux deuxième pièces du nakamali.

R. appartient à la lignée (garoki) du garosingi, correspondant à la moitié (Woifunghu) des Tagaro. La cérémonie s'est déroulée sur la « nassarah », place de danse du village située dans le prolongement du nakamali de Lolossori. Une centaine de personnes, hommes ou femmes y étaient présentes. La prise de grades comprend deux parties essentielles : le hango-hango, au cours duquel les participants offrent leurs présents (nattes et cochons) à R., et le toré-toré, moment où sont choisies les bêtes qui vont être sacrifiées. Les présents reçus sont ensuite redistribués aux chefs et aux danseurs ou servent à payer la location des insignes et ornements du hungwé.

(1) Les pages qui suivent ont pour objet de présenter l'une des cérémonies de prise de grades à laquelle j'ai assisté. Elles ne cherchent pas à descendre très loin dans l'analyse d'ensemble du système du hungwé et restent à un niveau descriptif, ces derniers éléments devant être repris plus tard dans un mémoire général sur les îles du Centre-Nord de l'Archipel des Nouvelles-Hébrides : Aoba et Malakula.

### 1. La cérémonie du hungwé

#### 1.1. *Le tiġo ou danse d'ouverture*

La cérémonie débute vers 13 h par une danse d'ouverture appelée « tiġo ».

Tous les titulaires de la hiérarchie du hungwé, déjà titulaires du grade de séssé ou bien d'un grade supérieur, dansent en cercle. A l'extérieur, les hommes beaucoup plus nombreux qui n'ont pas encore pris ce grade, constituent un deuxième cercle. Cette danse rythmée par le tambour disposé à l'intérieur du nakamali, dans la 3<sup>e</sup> pièce, n'est pas chantée. Les pas sont ceux d'une rythmique propre à Aoba.

#### 1.2. *Le mavoli mataġambo ou l'offrande aux chefs* (2)

A la fin du Tiġo, R. doit présenter une offrande aux chefs du hungwé qui acceptent de le voir s'élever dans la hiérarchie des grades. Il donne pour cela le « mavoli mataġambo », ce qui peut se traduire par « payer les cochons et les taros ». Cette offrande est plus spécialement tournée vers le « motino lambega », c'est-à-dire le « parrain » de R. dans le hungwé, celui qui le patronne et va l'élever dans son nouveau grade.

(2) Nous entendons par chefs, les dignitaires du hungwé titulaires ou supérieurs du grade de séssé ou des grades supérieurs.

En l'occurrence le protecteur de R. n'est autre que son propre frère S., chef du village de Lolossori, lui-même « mambuhangavulu », c'est-à-dire titulaire du 7<sup>e</sup> grade. S. peut, grâce à ce titre, être considéré comme un « big man » dans tout le Nord-Est Aoba, c'est-à-dire un homme de poids, tant en terme de coutume que de puissance politique.

Le mavoli mataḡambo qui lui est présenté consiste en un lot de taros géants (taros Viés ou taros des chefs) auquel s'ajoutent :

- un cochon cérémoniel « tévétévé » (1),
- 10 grandes nattes « ṅavahangavulu » (2),
- 10 petites nattes p̄iri p̄iri.

S. partagera les taros et le cochon avec ses homologues du hungwé. Le repas est cuit dans la troisième pièce du nakamali dans des fours à pierre interdits à tous ceux qui ne sont pas sésés. C'est en quelque sorte le repas des chefs (*kakai long chiefs*) qui ouvre la cérémonie proprement dite.

### 1.3. Le « hango-hango » ou cycle des dons

La plus grande partie de l'après-midi va être consacrée au cycle des dons. Celui-ci s'ouvre par un roulement de tambour de danse effectué en solo, puis par quelques discours prononcés par les membres les plus éminents du hungwé. Dans la plupart des cas, ces discours louent les ancêtres de R. et rappellent le sens des coutumes liées au hungwé. Les premières phrases du discours d'un des chefs du village de Anbanga étaient par exemple les suivantes :

« Toi R., tu es le fils et le petit-fils d'un grand chef, célèbre dans l'île d'Aoba toute entière. Ton grand-père Kuaro (3) ayant atteint le grade de Boetari, il tua en une journée 1 000 cochons, et des milliers de personnes s'étaient déplacées pour le voir. De la même façon, tes frères se sont déjà élevés dans le hungwé, tu dois — toi aussi — tuer des cochons et t'élever... ».

Avec la fin des discours s'ouvre le cycle des dons. Les habitants de Lolossori, mais aussi ceux des vil-

lages voisins (Anbanga - Loviufini - Lolovinué - Loviu-matamboé - Nakotambu) viennent apporter leurs présents à R. Les dons sont constitués de nattes et de cochons de plus ou moins grande valeur ; ceux-ci formant la part principale de l'offrande. Les cadeaux sont rassemblés par groupes de parenté, le plus ancien ou le plus gradé dans le hungwé présentant au nom des siens le détail des présents. Chaque fois R. touche les bêtes ou les nattes qu'on lui présente d'une branche à feuilles particulières qu'on appelle « ḡarié ». Ce geste symbolise la reconnaissance du don et marque la prise de possession.

Chaque lot de présents est appelé « hango-hango ». A la prise de possession, R. remercie par quelques phrases le chef qui lui a présenté le hango-hango ; le discours de remerciement de R. est dit « moḡaria huri ». De même le geste par lequel R. marque sa prise de possession est dit « masakeli ». Chaque phase de la cérémonie est ainsi codifiée par la coutume et porte un nom particulier ; la lettre est ici aussi importante que l'esprit.

Cochons et nattes sont au fur et à mesure de leur arrivée rangés sur le bord de la nassarah, tandis que R. et ses frères enregistrent mentalement l'importance et la quantité des dons qui leur sont présentés. Ceux-ci devront en effet faire l'objet par la suite d'un remboursement scrupuleux.

37 cochons, cérémoniels et ordinaires, une centaine de nattes, circulent ainsi dans l'après-midi. Seuls les cochons mâles, castrés ou non, entrent dans le cycle des dons. Nous analyserons plus bas le contenu et le sens de ces échanges.

### 1.4. Le toré-toré ou le choix des cochons

Le cycle du hango-hango dure deux ou trois heures. Lorsqu'il se termine, R. et les chefs présents à la cérémonie, choisissent parmi l'ensemble des cochons offerts, les bêtes destinées au sacrifice. On choisit en général les animaux les plus gros et de belle allure. Cette opération est dite « toré-toré ».

La fin du toré-toré est sanctionnée par un nouveau discours et un roulement de tambours de danse. Les bêtes sélectionnées sont alors attachées à des branches fichées en ligne dans le sol et surmontées de feuilles de « namwélé » et de « nagarié », deux plantes constituant les ornements symboliques du système des grades (4).

(4) Ces deux plantes « Namwélé » et « Nagarié » constituent en même temps le symbole du mouvement à tendance nationaliste dit Nagriamel, terme formé par la contraction des deux premiers.

(1) Pour la classification des cochons cérémoniels se reporter à l'article suivant, pp. 121-123.

(2) Les nattes ṅavahangavulu atteignent 10 fois la longueur du bras. Ce sont dans le circuit traditionnel les nattes les plus chères. Cf. annexe.

(3) S. et R. sont en effet les descendants directs de Kuaro, l'un des plus grands chefs d'Aoba à l'arrivée des Européens. Leur père Roroy était également un dignitaire important du hungwé. Ces faits confirment bien l'évolution du système, à l'origine compétitif, vers la transmission quasi héréditaire des titres les plus élevés.

Quant aux cochons qui n'ont pas été sélectionnés, ils sont conservés pour les besoins ultérieurs de la cérémonie ou bien rendus, mais de telle façon que le cycle d'échange reste constamment ouvert. En effet, on ne rend jamais la même bête à son propriétaire, mais toujours la bête d'un autre. La circulation des biens présentés au cours de la cérémonie est donc totale, ainsi J., autre frère de R., qui avait offert un cochon cérémoniel « mambu » récupère à la fin du toré-toré un autre cochon « mambu » offert par un chef de Lolovinué. D'une façon générale, les cochons cérémoniels de valeur élevée sont rendus le jour même par une bête de valeur égale ; par contre les cochons ordinaires (boevuroki) ne seront remboursés que plus tard à l'occasion d'un mariage ou d'un autre passage de grades. La phase de redistribution des cochons « restant », après le toré-toré est dite « toré-utu ».

#### 1.5. *Le dali-paṅga ou le paiement de la cérémonie*

R. prend alors la parole pour rappeler que tout est bien conforme à la coutume des ancêtres, et présente une nouvelle série de cadeaux pour rétribuer son motino lambeḡa qui l'élève dans le système des grades, ainsi que l'ensemble des danseurs et joueurs de tam-tam qui assurent le fond sonore de la cérémonie. Le discours et l'ensemble de cette rétribution sont appelés « dali-paṅga ».

— L'essentiel du dali-paṅga consiste surtout dans l'offrande que fait R. à son motino Lambeḡa. Celle-ci comprend :

1 grande natte *nāvahangavulu*,

10 petites nattes *p̄iri-p̄iri*,

1 cochon cérémoniel « tévétévé » vivant,

1 cochon « boevuroki » (c'est-à-dire ordinaire) que R. abat avant l'offrande.

— R. procède ensuite au « mavoli t̄igo », ce qui peut se traduire littéralement par « payer la danse du t̄igo ». Il ne s'agit plus cette fois-ci d'une offrande ou d'un échange, mais de la rétribution d'un service rendu. R. donne à cet effet un cochon boevuroki vivant, et un cochon boevuroki tué. Le *mavoli t̄igo* est donné au plus ancien des danseurs qui le redistribuera ensuite à ses partenaires.

— Dans le même ordre d'idée intervient le « *mavoli si singi* », ou paiement du tambour de danse. (Si *singi* est un mot bichelamar provenant de *to sing* : chanter). L'un des joueurs de tam-tam reçoit de R. deux cochons boevuroki, l'un vivant, l'autre tué. R. paie

ensuite par deux nattes *p̄iri-p̄iri* les deux danseurs peints qui vont l'accompagner durant le reste de la cérémonie (*mavoli huli*).

#### 1.6. *Le mavoli gambuhana ou la location des ornements sacrés*

R. n'a pas fini avec la dali-paṅga de rendre ce qu'il a reçu au moment du hango-hango. Il lui reste en effet à payer la part la plus importante de la cérémonie, celle qui est liée aux ornements sacrés du hungwé.

R. revêt les insignes de son grade et les ornements sacrés qui vont lui permettre de procéder à la tuerie des cochons. Les deux principales pièces sont le « homou » et le « wasi nahangā ».

Le homou est une sorte de bracelet large qu'on enroule autour du biceps. Il est constitué de fibres de noix de coco tressées, constellées de perles de troca et de coquillages. Les homou sont très vieux et très chers, ils ne sont plus fabriqués à l'heure actuelle et sont conservés par les grands chefs du hungwé comme de précieuses reliques. Le wasi nahangā est une sorte de « manou », c'est-à-dire une natte qu'on enroule autour de la taille et dont les franges sont cerclées de longues fibres de pandanus qui tombent jusqu'à terre.

Pour porter ces ornements, R. doit payer à chacun de ses propriétaires, un cochon mambu et deux cochons boevuroki. C'est la dépense la plus lourde effectuée au cours de la cérémonie. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un achat, mais d'une simple location. Une fois la cérémonie terminée, les chefs reprennent leurs biens. Les costumes cérémoniels apparaissent ainsi comme de précieux trésors aux mains des plus grands chefs du hungwé. Ces ornements, qui sont en même temps les insignes de la société des grades, sont en effet prêtés lors de chaque prise ; ils constituent pour ceux qui les possèdent une importante source d'enrichissement.

#### 1.7. *Le mowé boï ou le sacrifice des cochons*

La tuerie des cochons proprement dite, ou « mowé boï » représente le moment essentiel de la cérémonie. Elle est précédée d'une danse spéciale, dite du « *giri* ». R. et les deux danseurs qui ont été rétribués précédemment, dansent autour des cochons qui vont être abattus. R. est revêtu des ornements distinctifs de son grade, les deux danseurs ont le torse strié de peinture rouge, ils avancent en tournoyant les bras écartés, au rythme de plus en plus rapide des tambours de danse.

Lorsque les tambours s'arrêtent, puis reprennent sur un rythme plus lent, R. accomplit le « mowé boï ». Du dos d'une hache, il assomme les bêtes les unes après les autres, celles-ci étant ensuite achevées au sabre d'abattis. Pour la prise du grade de viré, R. abat un cochon tévétévé, puis onze autres animaux pour le grade de sessé (dix cochons boevuroki et un cochon tévétévé).

Lorsque R. « a tué les cochons » et par conséquent obtenu son nouveau grade, M., sa fille aînée âgée de 16 ans, tue également un cochon tévétévé qui lui est présenté par son père. M. prend ainsi le grade de Moli, le plus haut titre qu'une femme puisse atteindre dans la hiérarchie du hungwé de l'Est Aoba.

Ce fait signifie que les femmes peuvent participer, dans une mesure limitée, aux cérémonies de prise de grade. Toutefois, cette participation reste circonscrite aux grades les plus bas, et ne donne jamais lieu à une cérémonie particulière, ni au port d'insigne ou d'ornements. Elle permet encore moins l'accès aux privilèges liés aux grades présentés, ni la levée des tabous féminins. Le hungwé reste pour l'essentiel une affaire d'hommes; les femmes n'y sont admises qu'à titre de figurantes.

Cette présence des femmes à une cérémonie de prise de grade reste malgré tout quelque chose d'exceptionnel aux Nouvelles-Hébrides; elle est par exemple totalement inconnue dans le namangui (1) du Nord Malakula. A notre connaissance, les femmes sont admises à passer des grades pour deux raisons principales.

D'abord parce qu'il y va de l'honneur d'un grand chef de voir ses propres filles ou épouses s'élever au-dessus du commun des mortelles en gravissant les premiers échelons du hungwé. C'est là une question de prestige bien naturelle. Mais cette raison n'est sans doute pas la plus importante. Les femmes sont également admises aux tueries de cochons pour une raison pratique; elles permettent en effet la levée d'un tabou alimentaire.

La coutume de l'Est Aoba veut en effet que l'on n'ait pas le droit de manger d'un cochon abattu par quelqu'un de sa garoki (lignée). Par conséquent, tous les frères et sœurs réels ou classificatoires de R. ne peuvent manger des cochons abattus lors de la cérémonie. Or ce sont ces derniers qui ont accompli le plus lourd travail et offert les présents les plus importants pour que R. puisse passer son grade. En permettant à la fille de R. de tuer le même jour

un cochon cérémoniel, la coutume laisse dès lors une bête disponible pour les membres de la lignée de R., celle qui a le plus œuvré pour la prise de grade. En effet, la fille de R. appartient nécessairement à la lignée de sa mère, qui par définition relève de la moitié opposée à celle de son mari; le cochon tué de sa main peut donc être consommé par les collatéraux de R.

Dans cette perspective, la prise de grade de Moli par la fille de R. témoigne moins d'une place supérieure accordée à la femme dans la société autochtone, que d'une manœuvre pour tourner un tabou alimentaire.

### 1.8. Le « Lulu-lulu » ou l'échange de nattes

A la fin du « mowé boï », les femmes qui jusqu'alors n'étaient intervenues à aucun moment de la cérémonie et restaient cantonnées à l'écart des hommes sur la bordure gauche du nassarah, entrent en scène. Ce sont d'abord toutes les femmes de la moitié de R., c'est-à-dire celles qu'il appelle mère (hinde) ou sœur (retemboui), qui pénètrent sur la place de danse et déposent sur les bêtes tuées une offrande de nattes. Chaque corps de cochon disparaît sous un amoncellement de grandes nattes, blanches ou ocre. Une cinquantaine de nattes sont ainsi déposées.

Ce présent est fait par les femmes de la moitié Tagaro à celles de la moitié Gnerambutu, plus précisément à la femme et aux filles de R., qui ont assumé la part essentielle du travail nécessaire à la prise de grade; élevage de cochons cérémoniels, tissage de nattes, etc. Ces dernières s'avancent en file indienne et prennent au hasard les grandes nattes déposées sur les cochons tués; en premier, avance la femme de R., puis ses filles, enfin les femmes de ses frères. Les nattes sont ensuite redonnées à l'épouse de R. qui procédera à un partage équitable entre les femmes de sa lignée, suivant l'aide qu'elles lui ont ou non apportée.

Avec le lulu-lulu, prend fin la cérémonie proprement dite. La nuit tombe rapidement, et tandis que de grands feux sont allumés à la périphérie du nassarah ou sous le nakamali, les cochons abattus sont dépecés et grillés, puis partagés entre les participants.

### 1.9. Le « moto riki » ou le partage des cochons tués

Dans une cérémonie de grades, aucun geste n'est gratuit; le partage des cochons tués s'effectue également suivant des règles strictes, dictées pour l'essentiel par les relations de parenté.

(1) Le namangui est le nom local pris par le système des grades dans le Nord-Malakula.

Dans un petit village, comme Lolossori, les relations de parenté tendent à se simplifier, et l'appartenance à une lignée se confond dans les faits avec l'appartenance ou non à l'une des deux grandes moitiés entre lesquelles se partage tout l'Est Aoba ; les Tagaro ou les Gnerambutu.

R., tagaro, distribue donc les parts des cochons qu'il a abattu de sa main entre tous les membres de la moitié opposée (Gnerambutu) qui l'ont aidé à passer son grade. Ce sont essentiellement ses collatéraux en filiation patrilinéaire (1), et les « frères » de sa femme. Il partage ensuite le cochon tétévévé qui a été tué par sa fille entre les tagaro présents (2). Les parts de cochons sont hiérarchisées les unes par rapport aux autres, et chacune porte un nom particulier.

Cette phase clôt la première partie de la cérémonie. La nuit est tombée et les habitants des villages voisins rentrent chez eux, emmenant leur part de viande, et les bêtes qu'ils ont reçues éventuellement à la fin du toré-toré. Les villageois de Lolossori se retrouvent entre eux dans leur nakamali et préparent le premier kava (3) de la soirée. Tous vont se retrouver plus tard pour la fête nocturne.

#### 1.10. La fête nocturne

Vers 9 h du soir, hommes ou femmes des villages voisins rejoignent en effet par groupes le nakamali de Lolossori où les danses vont durer jusqu'à l'aube.

Les danses sont autant de variantes autour de quelques thèmes centraux. Les femmes dansent surtout la danse dite bolo, qui est exécutée en l'honneur de la fille de R. qui a pris le grade de Moli. Les pas sont relativement simples ; un pas en avant, un pas en arrière, d'une certaine façon, ils évoquent le madison sur un rythme lent. Les femmes dansent entre elles, un peu à l'écart du nakamali, ou bien en cercle lâche autour du groupe des hommes.

Ceux-ci exécutent surtout une danse dite sawagoro, qui n'est dansée qu'à l'occasion du passage de grades

(1) Nous avons vu en effet dans notre article précédent que la parenté se transmettait en filiation matrilineaire. Par conséquent, on appartient à la moitié de sa mère, laquelle doit toujours, selon les règles du mariage en rigueur, appartenir à la moitié opposée à celle de son mari.

(2) Des parts de viande distribuées aux Tagaros sont dès lors beaucoup plus réduites que celles données aux Gnerambutu. Nous en verrons plus loin l'explication.

(3) Le kava est une boisson euphorisante que les néo-hébridais consomment en grande quantité. Cette boisson est obtenue à partir de racines que l'on mâche ou que l'on rape avec un corail. Les Aobans l'appellent la « native beer ».

relativement élevés (sésé et au-dessus). Cette danse, originaire de l'île Maevo, est interdite aux femmes. Les hommes dansent sur place, en cercle rapproché, rythmant le chant du claquement de leurs mains et de leurs pieds sur le sol. Parfois le rythme est soutenu par le son de bois entrechoqués ou du tambour de danse. Chaque nouveau chant débute par le cri d'un soliste : « HA... HA... HI... », auquel le chœur répond « HO... HO... ».

La danse dure ainsi la nuit entière. Les hommes s'y relaient sans interruption, s'arrêtant seulement pour boire le kava, qui est préparé en abondance à l'intérieur du nakamali. Fait significatif, aucun alcool d'origine extérieure, bière ou vin n'est consommé au cours de la cérémonie ou de la fête nocturne.

A l'aube, la dernière danse constitue une véritable pantomime ; les sésés dansent à l'extérieur du cercle, bras écartés, les hommes de grade inférieur rythment la danse de leurs chefs par des claquements de main.

Vers 8 h, J., frère de R., annonce la fin de la fête et remercie les danseurs. Un dernier cochon est tué par la fille de R., et offert à l'ensemble des danseurs des villages voisins ainsi qu'une dizaine de nattes. Quelques hommes se réunissent pour prendre un dernier kava dans le nakamali ; progressivement le silence renaît dans le village parmi les danseurs endormis à même le sol.

## 2. Éléments d'interprétation

La description qui vient d'être faite de la prise de grade de R. laisse d'ores et déjà apparaître un certain nombre de points. Notre propos n'entre pas dans celui d'une étude générale du système, celle-ci ne peut en effet prendre sens que dans une analyse comparée des principaux systèmes de grades néo-hébridais : hungwé d'Aoba, sukwe des îles Banks, Namangui de Malakula. Cependant un certain nombre de remarques nous paraissent nécessaires tant en ce qui concerne la signification et le volume des biens naturels échangés pendant la cérémonie, qu'en ce qui regarde la signification actuelle de celle-ci.

### (1) LES RELATIONS D'ÉCHANGE ET LA CIRCULATION DES BIENS A L'INTÉRIEUR DU HUNGWÉ

#### (a) La circulation des biens traditionnels

Au cours de la cérémonie, R. n'a pas tué un seul de ses propres cochons, mais s'est contenté d'abattre

ceux qu'on lui avait offerts au cours du hango-hango. De même, les différents services rendus (danseurs, joueurs de tam-tam, etc.), la location des ornements sacrés, ou le dali-pan̄ga (offrande aux chefs) ont été payés par l'ensemble des présents effectués au début de la cérémonie. Dans la mesure où le hango-hango ne constitue pas un véritable don, mais un prêt qui devra par la suite être remboursé, R. se retrouve au matin, riche d'un grade supplémentaire — il est devenu sésé et donc homme de poids — mais aussi quelqu'un de lourdement endetté.

La base du hungwé est en effet celle d'une relation d'échanges. On ne peut préparer seul une prise de grade; celle-ci implique de la part de celui qui s'y livre une série de prestations préalables en biens traditionnels, et une participation effective à l'ensemble des autres cérémonies qui se déroulent dans la région. Plus cette participation sera grande et plus l'aide de ceux qui viendront par la suite au hango-hango sera importante. La relation d'échange fonctionne en effet sur une base de stricte réciprocité. Elle aboutit par conséquent à tisser entre les membres du corps social une série de liens étroits et partant, une solidarité effective.

En effet, R., qui a reçu l'aide (et par là l'accord explicite) de tous les hommes du voisinage pour prendre son grade, est en même temps devenu le débiteur de ceux-ci. Il devra les aider dans une mesure égale, sinon supérieure, lorsqu'ils se présenteront à leur tour aux mêmes épreuves.

Le volume de la dette contractée par R. n'est pas mince. Au début de la cérémonie, 37 cochons ont été présentés au cours du hango-hango, 12 ont été abattus pour la prise de grade proprement dite, et 16 autres ont servi à payer la location des ornements sacrés, la rétribution des services, etc. Les bêtes restantes ont été redistribuées le jour même à des propriétaires différents (toré-utu). Il s'ensuit que la prise de grade a coûté à R. 28 cochons (12+16), dont le décompte en valeurs coutumières est indiqué dans le tableau ci-contre.

Si l'on se fie à la classification autochtone en matière de valeurs accordées aux cochons, qu'ils soient cérémoniels ou ordinaires (voir annexe), on aboutit à une somme de 370 livres australiennes, soit 740 dollars Austr. ou encore 74 000 F néo-hébridais, ce qui équivaut à 4 400 de nos francs lourds. Il faudrait d'ailleurs, pour établir un décompte exact, ajouter à cette somme, celles qui correspondent aux lots de taros consommés pendant la cérémonie et aux nattes ayant circulé à titre de dons ou de contre-dons. D'une façon générale, les échanges de nattes

entrent dans un circuit fermé, c'est-à-dire que celles que R. a dû donner pendant les diverses phases de la cérémonie ont été rendues en nombre égal au cours du lulu-lulu (échange de nattes qui clôt la cérémonie). Quant aux taros, il s'agit d'une culture vivrière sans grande valeur marchande. On peut donc retenir comme estimation générale du coût de la prise de grade la somme correspondant à la valeur des cochons abattus ou donnés en présent.

Cochons abattus ou offerts par R. (Classification selon la coutume aobanne) (1)	Moments de la cérémonie	Valeur actuelle en livres australiennes
10 cochons ordinaires 2 tevéteve	mowé boi (tuerie de cochons)	110 livres
2 Kolé 4 cochons ordinaires (boevata)	mavoli gambuhana (location ornements sacrés)	124 livres
2 tévéteve	mavoli matagambo (offrande aux chefs)	50 livres
2 tévéteve 1 cochon ordinaire (boevuroki)	doli pan̄ge (paiement de la cérémonie)	56 livres
5 cochons ordinaires	divers : paiement des chanteurs, danseurs.	30 livres
<b>Total:</b> 28 bêtes		370 livres
(dont 8 cochons cérémoniels)		(ou 74 000 F N.H.)

Cette somme apparaît d'emblée importante, surtout si on la compare au niveau économique moyen des habitants de l'archipel et des men-bush en particulier. Elle n'a toutefois qu'une valeur de référence, la valeur « boursière » accordée aux cochons cérémoniels ou ordinaires entre en effet dans un circuit économique interne; les biens traditionnels de la société aobanne n'ont pas de valeur marchande à l'extérieur (2). Il reste que R. en acceptant de devoir 28 cochons dont 8 cérémoniels dans une seule journée a ainsi sacrifié l'équivalent de 74 000 F NH, soit le bénéfice résultant de la vente d'environ huit tonnes de coprah. Il en vend lui-même entre 1 et 2 tonnes par an. Il est probable que sa dette ne pourra

(1) Pour la classification des cochons selon la coutume d'Aoba, se reporter à l'annexe page 119.

(2) Le tourisme est inconnu sur Aoba.

être comblée avant plusieurs années, d'autant plus que son propre élevage ne suffisait pas (il élève 4 à 5 cochons par an) il devra en acheter suivant les normes coutumières (c'est-à-dire à un prix fort). R. avait donc pour projet de s'expatrier peu après sa prise de grade afin de chercher des salaires à Santo ou à Nouméa.

On s'aperçoit d'autre part que sur l'ensemble de la somme due, 124 livres, soit un peu plus de 33 % de celle-ci, proviennent de la location des ornements sacrés. Les chefs du hungwé, propriétaires des insignes rituels du système des grades, sont donc les principaux bénéficiaires de l'opération. Ils reçoivent en outre, avant et au cours de la cérémonie, un certain nombre d'offrandes : mavoli - matagambo et dali-panga. L'étendue de ces dons révèle de façon claire la liaison étroite existant entre le pouvoir politique, qui est une expression du hungwé et le pouvoir économique sous-jacent. Cette liaison aboutit dans la pratique, à une transmission quasi héréditaire des titres les plus élevés. Les lignées familiales les plus riches (en valeur coutumières), parce que les plus élevées dans le hungwé sont en effet les mieux placées pour gagner la compétition et faire atteindre à leurs membres les grades les plus élevés. A l'heure actuelle, les chefs du hungwé appartiennent tous à des lignées de chefs déjà anciennes et prestigieuses, riches en biens coutumiers (cochons, cérémoniels - ornements sacrés - nattes - jardins vivriers, etc.). Si le hungwé d'Aoba reste, sur le plan des principes, une compétition à objectif politique ouverte à tous, elle apparaît dans la pratique, surtout en ce qui concerne les grades élevés, comme une compétition réservée aux « big-men » (1) ou « business-men » (1) de la région.

#### b) Les relations d'échange

Il est possible de mieux cerner le contenu social du hungwé en examinant l'ensemble des relations d'échange qu'il suscite. Les circuits d'échange fonctionnent en effet en fonction de deux critères majeurs, le système de parenté et la graduation hiérarchique à l'intérieur du système des grades.

#### Relations d'échange et système de parenté

La lignée à laquelle appartient R., c'est-à-dire la garoki dont il relève (les garosingi), et d'une façon

(1) « big-men » et « business-men » sont des mots couramment utilisés en bichelamar. On emploie aussi le terme de « business long pigs » pour le hungwé.

plus extensive l'ensemble de sa moitié (la woifunghu des Tagaro), ont apporté une aide très importante lors de la prise de grades. Dans un sens, tout se passe comme si c'était la lignée des Garosingi, et même l'ensemble des Tagaro, qui se présentait, par l'intermédiaire de l'un des siens, aux épreuves du hungwé. Si la compétition pour les grades repose sur un fondement individuel, elle ne fonctionne que grâce à l'existence et à la solidarité effective des relations de parenté. Ainsi ce sont les membres de la lignée de R. qui ont donné les hango-hango les plus généreux et fourni l'aide matérielle la plus effective pour le bon déroulement de la cérémonie. Inversement, les cadeaux présentés par la moitié adverse (les Gnerambutu) sont plus réduits, parfois même symboliques.

On s'aperçoit en effet en faisant la récapitulation des bêtes offertes au cours du hango-hango que sur un ensemble de 37 unités, 26 ont été données par des Tagaro contre 11 seulement par des Gnerambutu. Or l'assistance à la cérémonie était en fait répartie à peu près également entre les deux « moitiés ». Le tableau qui suit est à cet égard révélateur :

LE CYCLE DES DONNÉS (HANGO-HANGO)  
EN FONCTION DES RELATIONS DE PARENTÉ

Cochons (classés suivant leur valeur coutumière)	Bêtes offertes par des Tagaros		Bêtes offertes par des Gnerambutu	
	Nombre	Valeur en livres austral.	Nombre	Valeur en livres austral.
Kéré .....	1	2	1	2
Boedurugu .....	6	36	4	24
Boewata .....	12	120	2	10
Tévétévé : tête sèche ....	1	5	—	—
vivant .....	—	—	—	—
Kolé : tête sèche .....	2	20	3	30
vivant .....	3	150	—	—
Mambu : tête sèche ....	1	20	1	20
vivant .....	—	—	—	—
TOTAL .....	26	353	11	86

Ce tableau montre que la disproportion des dons est encore plus éclatante si l'on tient compte de la valeur des bêtes dans la classification coutumières. En outre à l'intérieur de la « moitié » Tagaro, les dons les plus massifs proviennent des membres de la lignée « Garosingi », c'est-à-dire l'ensemble des collatéraux de R. en filiation matrilinéaire. Le prix de la location des ornements sacrés (2 Kolé vivants et 4

boevata, soit une valeur de 124 livres) a été avancé par des garosingi du village voisin de Anbanga. Les 12 bêtes abattues pour les grades de Séssé et de Viré, en particulier le troisième Kolé vivant, proviennent d'autres Garosingi de Lolossori et le complément nécessaire a été apporté par les autres Tagaro. De même, les insignes sacrés (homou et wasi nahan̄ga) ont été loués à S. et J., frères aînés de R., membres tous deux de la lignée Garosingi.

La contribution des Tagaro, et plus particulièrement des Garosingi dans les circuits d'échange résultant de la prise de grade de R., s'élève à près de 81 % de la valeur de ceux-ci, 70 % si l'on regarde le nombre de bêtes. Tout se passe au cours de la cérémonie comme si les Gnerambutu étaient les « invités » de la moitié Tagaro. Ils assistent à la cérémonie, mais n'y participent que de façon symbolique, du moins sur le plan économique. De même, pendant le lulu-lulu, ou cycle d'échange de nattes, ce sont les femmes Tagaro qui offrent les nattes navahan̄gavulu aux femmes Gnerambutu.

Un phénomène d'ordre identique se produit avec le moto-riki, ou partage de la viande des cochons tués. Comme nous l'avons vu, les parts de viande des 11 cochons tués par R. pour la prise de grade proprement dite (mowé boï) sont redistribués à la « moitié » adverse, celle des Gnerambutu. Inversement R. et l'ensemble des Tagaro se contentent de parts beaucoup plus réduites découpées sur une seule bête, celle qui a été tuée par la fille de R. Cette disproportion dans le partage de la viande s'explique là encore par la relation « invitants-invités » qui formalise les circuits d'échanges entre les Tagaro et les Gnerambutu. Il apparaît en effet naturel dans la perspective coutumière, que les « invités » reçoivent de la part de leurs « hôtes », les lots de viande et les présents en nattes les plus importants.

Dans la prise de grade, la moitié Gnerambutu joue un rôle de témoin par rapport à la moitié Tagaro, cette dernière célébrant l'élévation dans la hiérarchie des grades de l'un des siens. Cependant, comme nous l'avons vu dans l'article sur les différences régionales d'Aoba, la règle reste souple ; les relations de parenté constituent le cadre social et le principal appui matériel à une initiative qui reste par définition d'ordre individuel. L'essence et l'originalité du hungwé d'Aoba est bien de sanctionner la réussite sociale d'un individu et non celle d'une lignée ou d'un groupe. Toutefois, la démarche ne pourra aboutir que si elle s'inscrit dans un système de relations d'échange dont le réseau de parenté constitue le canal principal.

### *Relations d'échange et hiérarchie sociale*

Les relations d'échange sont également codifiées par la position hiérarchique occupée à l'intérieur du système des grades. Quelques-uns des grands chefs du hungwé de la région Nord-Est d'Aoba avaient tenu à être présents lors de la cérémonie — en particulier D. de Lolovinué et A. de Anbanga —. L'un et l'autre ont atteint le 8<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> grade, mais ils n'ont pas participé au hango-hango, c'est-à-dire au cycle des dons. Les très grands chefs ne peuvent en effet donner que des cochons de grande valeur (mambu ou ala) ; offre à laquelle R. aurait été dans l'impossibilité matérielle de répondre. Les grands chefs délèguent donc un de leurs proches moins gradués pour les représenter dans le hango-hango. Toutefois leur présence à la cérémonie implique de la part de R. un présent à titre personnel, (en général 1 boevuroki vivant) qui vient s'ajouter aux deux présents collectifs faits aux dignitaires du hungwé au moment du repas des chefs et du dali-pangā.

Quant aux chefs qui participent effectivement au hango-hango, R. se doit de les rembourser le jour même, et largement. C'est le principe du susedgi. Pour chaque don présenté par un chef du hungwé, R. devra rendre un contre-don de valeur égale, plus un autre à titre de reconnaissance. Ainsi à un chef qui avait donné à R. un cochon Kolé, ce dernier a dû rendre le jour même un autre cochon kolé, plus un gros cochon castré de 3 ans (boevuroki) qui représentait le susedgi. Ainsi lorsqu'ils entrent dans des échanges avec des catégories socialement moins élevées, les chefs perçoivent toujours un bénéfice substantiel. La situation à l'intérieur du hungwé est donc d'autant plus avantageuse que l'on y occupe un niveau élevé. A partir d'un certain palier la richesse devient cumulative, nous l'avons vu plus haut.

Cela est d'autant plus vrai que les chefs ont souvent coutume de ne pas offrir une bête vivante, mais ce qu'on appelle une « gātu koru » ou « tête sèche », autrement dit la mâchoire d'un cochon cérémoniel, kolé ou tévétévé. Dans ce cas R. doit répondre par une autre « tête sèche », mais à laquelle il adjoint un cochon vivant ordinaire dit « mambu hiḡi », ce qui signifie « celui qui respire la vie ». La mâchoire du cochon cérémoniel mort, plus la vie du cochon ordinaire, équivalent dans ce cas à un cochon cérémoniel vivant. Au cours de la cérémonie, 7 cochons « tête sèche » ont été ainsi offerts à R. et remboursés le jour même par un nombre égal de « têtes sèches » et de cochons vivants. Pour toutes ces raisons, les chefs (on les appelle parfois en bichelamar « chiefs long pigs ») ne participent que modérément aux

échanges de leurs proches de grade moyen. L'essentiel des échanges se déroule par conséquent entre hommes de grade ou de niveau sensiblement égal. C'est envers ces derniers que R. a contracté les dettes les plus importantes.

La participation aux circuits d'échange qui permettent le déroulement du *hungwé*, obéit donc à deux grandes règles : la situation à l'intérieur du réseau de parenté (solidarité plus ou moins grande suivant qu'on est ou non de la même lignée et de la même moitié), et la position hiérarchique dans l'échelle du système des grades (relations plus importantes entre membres d'un même rang social).

## 2) LE RENOUVEAU DES CÉRÉMONIES DU HUNGWÉ

La persistance des cérémonies de prise de grades au sein de populations christianisées depuis déjà plusieurs dizaines d'années, et semble-t-il leur regain actuel, ne sont pas sans poser quelques questions. Il existe bien aux Nouvelles-Hébrides d'autres prises de grade, en particulier chez les tribus païennes du Centre Malakula ou d'Ambrym, mais elles ont disparu dans la plupart des populations christianisées de l'archipel, qu'il s'agisse des lointaines îles Banks ou des populations côtières de Malakula et de Pentecôte. Après un premier séjour sur Aoba en 1969, nous pensions le fonctionnement du *hungwé* bien entravé et condamné à plus ou moins brève échéance. Notre surprise a donc été grande lorsque deux ans plus tard, nous avons découvert un cycle général de passages de grades s'étendant à tout le Nord-Est d'Aoba.

Deux points importants doivent d'abord être soulignés. Les cérémonies de prise de grade actuelles n'ont lieu que dans les villages de religion anglicane (1) ou catholique, à l'exclusion des villages « church of Christ » (2), « Adventistes du 7<sup>e</sup> jour » (SDA) ou Apostolic Church. La barrière religieuse apparaît donc comme un premier facteur ; le *hungwé* s'est maintenu au sein des églises ayant adopté une politique de souplesse, voire de compréhension à l'égard des coutumes indigènes. En deuxième lieu,

les prises de grade ne se perpétuent aujourd'hui que parmi les villages dit « men bush », c'est-à-dire ceux des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lignes de peuplement. Aucun homme du bord de mer (*man salt water*) n'a par exemple participé à la cérémonie qui s'est déroulée sur Lolosori, même ceux qui étaient très liés par la parenté à la lignée de R. Ceci peut s'expliquer en partie par un degré d'acculturation plus important sur le bord de mer, mais aussi par ce que nous ne pourrions dénommer autrement que le rejeu du vieil antagonisme entre les *men salt water* et les *men bush*. Les premiers, adonnés plus étroitement à l'économie d'échange extérieure et à l'économie de plantation, ont en effet rejeté de nombreux aspects de la vie coutumière, semblables en cela aux Ndui Ndui de l'Ouest Aoba. Par contre, deux cents mètres plus haut, les *men bush* pourtant soumis aux mêmes influences sont restés fidèles à ces mêmes coutumes et tendent aujourd'hui — peut-être par opposition — à les exacerber, ou tout au moins à leur donner un second souffle.

Le renouveau coutumier parmi les *men bush* du Nord-Est Aoba, île qui a toujours été à la pointe des grandes évolutions culturelles de l'Archipel (précocité de la conversion au christianisme, adoption de l'économie d'échange — développement des « native Company » (3) autrefois liées aux *cargocults* et aujourd'hui au mouvement du Nagriamel) — n'est pas sans signification. La question est d'autant plus intéressante que si le regain des cérémonies coutumières se confine aux zones *men bush*, c'est-à-dire les plus traditionnelles, il ne coïncide pas nécessairement avec les zones économiquement les moins

(3) Le rôle et le développement des « native company » après la 2<sup>e</sup> guerre mondiale est un élément essentiel à la compréhension de l'évolution sociale et économique d'Aoba. Les « native company », sorte de « cargo-cult local » liées à la croyance du retour prochain des soldats américains, se sont traduites en effet par l'ouverture des *men bush* à l'économie du marché : création de stores de brousse, de plantations de cocotiers et de cacaoyers, entretien et aménagement des pistes pour le passage des voitures, etc. Leur crédulité a d'ailleurs fait l'objet d'une exploitation sans scrupule par certains hommes d'affaires, européens ou mélanésiens. Aujourd'hui les *nat-co* existent toujours et ont tissé de nouvelles relations avec le mouvement de Jimmy Stevens, leader du Nagriamel.

Les « cargo-cult » reposent sur la nostalgie de l'occupation américaine au cours de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, lorsque les îles étaient habitées par les « grands avions » et les « grands bateaux » de la U.S. Navy. Des prophètes leur prédisent pour un jour prochain le retour des Américains et avec eux la venue de la prospérité. Ces cultes naïfs existent partout en Mélanésie ; ils ont pris une importance particulière dans l'île de Tanna, tout au sud de l'archipel.

(1) L'église anglicane (the Melanesian Church) est particulièrement importante dans les pays de l'Est Aoba. L'archevêché se trouve d'ailleurs situé à Lolowaï sur la pointe N.E. de l'île.

(2) Le village d'Anbanga, d'option Church of Christ, a toutefois participé à la cérémonie. Il faut croire, dans ce cas, que son caractère « men bush » a primé sur son appartenance religieuse.

évoluées. Bien au contraire, les prises de grade prennent aujourd'hui de plus en plus d'ampleur — en nombre, faste ou en quantité de biens circulant — dans les villages *men bush* les plus « évolués » et les plus intégrés à l'économie marchande extérieure, en particulier dans la région de Longana. En d'autres termes, le potentiel de richesse acquis par la conversion des *men bush* à l'économie commerciale se traduit aujourd'hui par une ré-actualisation de l'organisation sociale traditionnelle.

Le renouveau de la « coutume » dans le Nord-Est Aoba n'est donc pas seulement le fait des villages les plus isolés ou les plus « arriérés », (en supposant que ce mot ait un sens), il est également présent dans les villages qui se trouvent à la pointe des transformations agraires et économiques (conversion de l'agriculture vivrière à l'agriculture de plantation). En

l'occurrence c'est l'ensemble de la zone « *men bush* » du Nord-Est de l'île qui réagit de façon similaire.

Cette problématique sera traitée ultérieurement dans une perspective comparative. Il nous apparaît toutefois important au niveau de cet article de noter le caractère vivant de la coutume d'Aoba et la vigueur de sa résurgence actuelle. A notre sens, le renouveau du *hungwé*, bien qu'il ne s'accompagne d'aucune manifestation de xénophobie, correspond à une reprise de conscience par les Aobans de leur spécificité et de la valeur de leur fond culturel traditionnel. Dans une certaine mesure, il témoigne de la vigueur de la « civilisation *men bush* » et de sa capacité de renouvellement, qui l'oppose aux zones plus acculturées du bord de mer.

Manuscrit reçu au S.C.D. le 6 mars 1972.

#### LISTE DES TERMES VERNACULAIRES UTILISÉS DANS L'ARTICLE PRÉCÉDENT

*Ala hangavulu*: 8<sup>e</sup> grade dans la hiérarchie du système des grades du nord-est d'Aoba.  
*Basim bolovo*: cochon ordinaire de 3 ans dont on vient d'arracher les canines supérieures.  
*boe bowota*: cochon ordinaire castré.  
*boevuroki*: nom général donné aux cochons ordinaires.  
*boëdurugi*: cochon ordinaire non castré.  
*boetari*: 10<sup>e</sup> grade dans la hiérarchie du *hungwé*.  
*bolo*: danse réservée aux femmes.  
*dali-panga*: rétribution de la cérémonie offerte aux chefs du *hungwé*.  
*garié*: feuille symbolisant le *hungwé*.  
*garoki*: lignée.  
*giri*: danse spéciale qui précède la tuerie des cochons.  
*hango-hango*: cycle des dons. Offrandes faites par les « invités » à celui qui s'élève dans le système des grades.  
*homou*: insigne du système des grades. Bracelet décoratif.  
*hungwé*: nom local donné au système des grades en Aoba.  
*kava*: boisson traditionnelle des *menbush* obtenues à partir de racines mâchées ou écrasées, la boisson a des vertus euphorisantes.  
*kolé*: type de cochon cérémonial.  
*lulu-lulu*: cycle d'échange de nattes réservées aux femmes à la fin de la cérémonie.  
*mambu*: type de cochon cérémonial.  
*mambu hangavulu*: 7<sup>e</sup> grade du *hungwé*.  
*maraha*: nattes dites « de sexe féminin ».  
*mavoli huli*: rétribution donnée aux danseurs qui accompagnent le célébrant lors de la tuerie des cochons.  
*mavoli mataḡambo*: offrande précédant l'ouverture de la cérémonie (repas des chefs ou *kakai long chiefs*).  
*mavoli tiḡo*: rétribution aux danseurs (danse *tigo*).  
*mavoli si singi*: rétribution offerte aux chanteurs et joueurs de *tam-tam*.

*moli*: 2<sup>e</sup> grade du *hungwé*.  
*moḡaria huri*: geste par lequel celui qui reçoit le *hango-hango* reconnaît et accepte l'offre qui lui est faite.  
*motino lambega*: désigne celui qui « patronne » et « parraine » le postulant le jour de la cérémonie de prise de grade.  
*moto-riki*: partage des cochons tués entre tous ceux qui ont participé à la cérémonie.  
*mowe-boi*: tuerie de cochons.  
*mwélé*: feuille symbolisant le système des grades.  
*namangui*: nom local au système des grades sur Malakula.  
*nakamali*: case traditionnelle de réunion des hommes; les femmes n'ont pas le droit d'y entrer.  
*navahangavulu*: grandes nattes, longue de 10 fois la longueur du bras.  
*nassarah*: place de danse du village, située dans le prolongement du *nakamali*.  
*pāna*: dattes dites « mâles ».  
*pīri-pīri*: nattes de longueur moyenne.  
*viré*: 3<sup>e</sup> grade du *hungwé* d'Aoba.  
*votaga*: 5<sup>e</sup> grade du *hungwé* d'Aoba.  
*sawāḡaro*: type de danse originaire de l'île de Maewo, réservée aux hommes.  
*séssé*: 4<sup>e</sup> grade du *hungwé*.  
*sukwé*: nom local donné au système de grade dans les îles Banks.  
*tawévatuibōé*: 1<sup>er</sup> grade du *hungwé*.  
*tévétévé*: type de cochon cérémoniel et 6<sup>e</sup> grade du *hungwé*.  
*tiḡo*: danse spéciale suivant la cérémonie de prise de grades.  
*toré-toré*: choix des cochons qui vont être tués.  
*toré-utu*: redistribution des cochons restant en vie après le *mowé-boi*, entre ceux qui ont participé au *hango-hango*.  
*warivudolué*: 8<sup>e</sup> grade du *hungwé*.  
*woifunghu*: moitié.

PLANCHE I

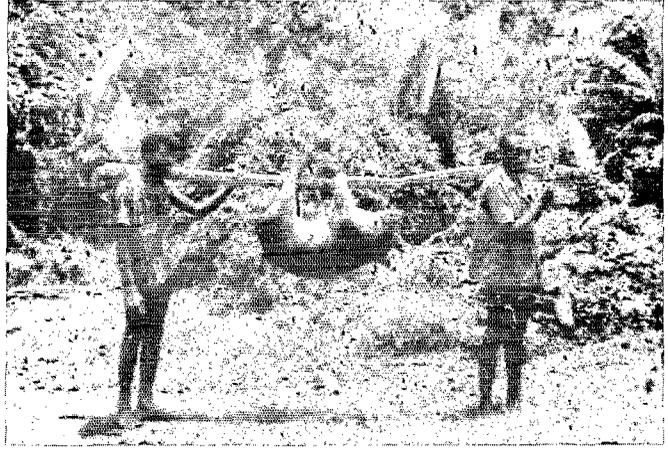


PHOTO 1. — Le tigo : danse d'ouverture réservée aux chefs du hungwé.  
 Au fond à droite, le nakamali où sont disposés les tambours de  
 danse (p. 109).

PHOTO 2. — Le hango-hango : deux hommes apportent à R. l'un  
 des cochons nécessaire au déroulement de la cérémonie (p. 110).

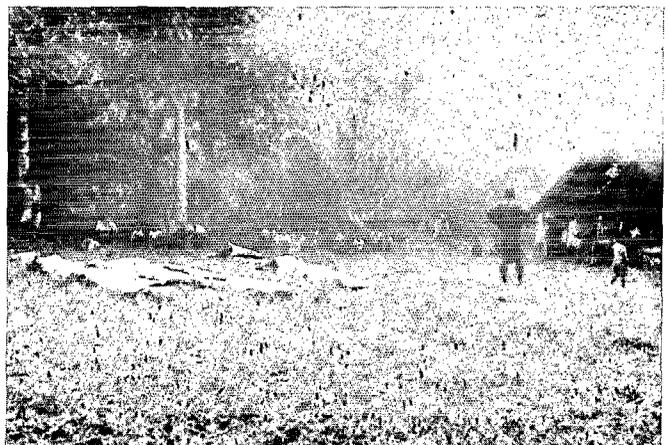
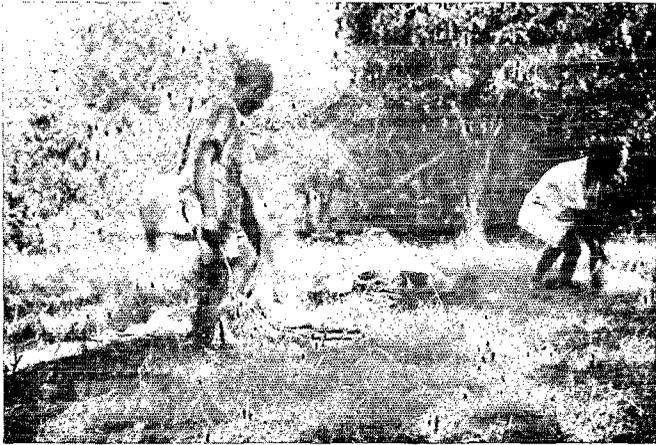


PHOTO 3. — Le hango-hango : R. et son frère ramassent des nattes  
 dont on vient de lui faire cadeau. Il tient à la main droite la feuille  
 de garié avec laquelle il doit toucher chaque présent. Il reconnaît  
 par ce geste le présent (ou le prêt) qui lui est fait (masikeli)  
 (p. 110).

PHOTO 4. — Le hango-hango : A. l'un des chefs les plus prestigieux  
 du système des grades de la région, présente un lot de nattes que  
 lui et les siens offrent à R. Mains sur les hanches et yeux posés au  
 sol, il décrit chacun des dons présentés. R. répondra ensuite par  
 le "mogaria huri" ou discours de remerciement (p. 110).

PLANCHE II



PHOTO 5. — Cochon kolé échangé au cours de la cérémonie. Il ne sera pas retenu pour le sacrifice, mais offert aux chefs en échange de la location des ornements sacrés. La photo laisse bien voir les dents de la bête qui en se recourbant ont percé les joues.



PHOTO 6. — Mowé boï : R. assomme les bêtes du plat de la hache. Au fond le nakameli où jouent les tambours de danse.



◀ PHOTO 7. — Le Mowé boï : Les 11 bêtes abattues reposent en ligne. Au pied de chacune, un poteau sur lequel sont attachées les feuilles de "namwélé" et de "nagarié" qui symbolisent le système des grades.

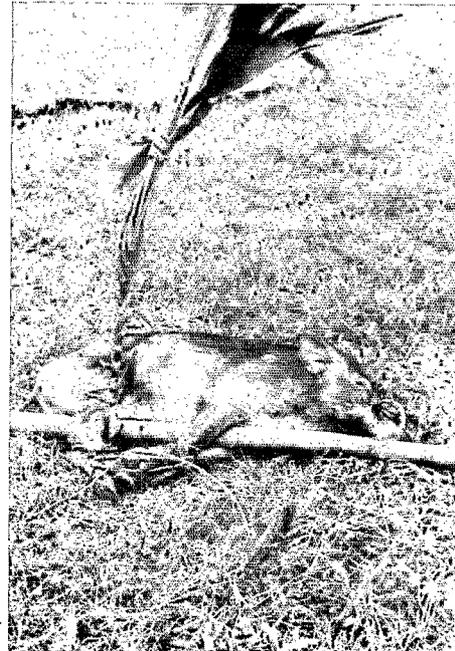


PHOTO 8. — Image du hungwé : le cochon tévé-tévé abattu, meurt ▶ au pied des plantes sacrées.